

Cette image rejoue la Passion sous une forme dégradée. Ce n'est plus le corps vivant du Crucifié qui est frappé, mais son image, son reste symbolique dans l'histoire. Le Christ ne meurt pas une seconde fois au sens théologique : il est à nouveau livré, à nouveau humilié, à nouveau jeté à terre.

Le geste du soldat n'a sans doute rien de théologique – destruction banalement iconoclaste d'une image sacrée en territoire marqué comme religieusement autre.

C'est précisément cette banalité qui rend la scène insoutenable. Car la Croix, Girard l'a montré, démystifiait le mécanisme sacrificiel en exposant l'innocence de la victime. Renverser cette image, c'est rejouer le geste contre celui-là même qui en avait dénoncé le ressort. Le voici qui revient, obstiné, frapper son démystificateur.

L'ironie tragique se concentre alors dans un détail : celui qui appartient à l'histoire juive est renversé par un juif armé, non pour être sauvé, mais pour être brisé en territoire ennemi. Le premier sacrifice ouvrait sur une promesse de salut ; le second n'offre plus qu'une chute nue, sans rédemption, comme si l'histoire moderne ne savait plus que répéter les signes sacrés sur le mode de la dérision et de la violence.

Et ce panneau solaire dans le cadre, presque littéraire – la banalité technicienne déposée à côté du sacré profané. Le siècle en abrégé.

Le Christ a été donné une fois pour l'humanité ; l'humanité continue, inlassablement, de le faire tomber.